# 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

## Les mots clés

Ambassade à Londres, Autoportrait, Discours du for intérieur, Famille Guizot, Gouvernement Adolphe Thiers, Politique (France), Séjour à Londres (Dorothée)

## Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

347. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

*est une réponse à ce document*

Afficher la visualisation des relations de la notice.

## Présentation

Date1840-04-17
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, [me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère, à la mienne. J'ai passé ma nuit avec ce cauchemar, me réveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tous ce que j'aime, ce que j'ai perdu, ce qui me reste
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304?context=pdf

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 385/84

# Information générales

LangueFrançais
Cote938-939, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
344.Londres, Vendredi 17 avril 1840

Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, me reprochant d'avoir quitté mes enfants, en demandant pardon à leur mère à la mienne. J'ai passé la nuit avec ce cauchemar me reveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfants, ma mère, vous, vos enfants à vous, tout ce que j'aime ce que j'ai perdu, ce qui me reste tous malades, inquiet pour tous. Je suis sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien fait. Je me suis mis tout de suite à ma toilette. Je l'ai fait traîner jusqu'à l'arrivée de la poste. Enfin, elle est mieux ; elle a bien dormi ; elle n'a pas eu de petit retour de fièvre. Ma mère est tranquille. Mon petit médecin veut que je le sois. Je le suis. Je suis plus content que tranquille. On a toujours tort d'être tranquille. Je vous le disais hier. Je le répèterais toujours. Quelle fièvre que la vie ! Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai de la sérénité et de la force. Et pourtant
que d'agitations intérieures. Que d'inconséquences et de faiblesse ! Que de résolutions prises, pour être cent fois regrettées, déplorées, et qu'on reprendrait également en pareille circonstance, malgré l'épreuve des regrets passés et la prévoyance des regrets futurs ! Trop heureux encore quand l'épreuve se borne à des craintes à des tourments, quand les regrets ne vont pas jusqu'à l'irréparable. Ah nous sommes de bien lègères créatures ! nos sentimens même les plus profonds, les plus puissants cèdent bien souvent à des considérations, à des intérets bien secondaires. Et puis nous nous étonnons, nous nous indignons des inquiétudes et des peines qui nous arrivent, comme si nous n'avions pas dû les prévoir, si nous n'avions pas pu les éviter! Enfin Dieu soit loué ; ma petite fille est mieux et je puis vous parler d'autre chose. Je ne l'aurais pas pu ce matin. Et je ne voulais pas vous parler de mon mal. Cette petite fille est vraiment bien délicate. Elle est née délicate. Elle a été malade, en naissant ; elle a eu dans les six premières semaines, une maladie qu'on appelle le muguet, des aphtes dans la bouche et la gorge. Elle avait les jambes très faibles, près de tourner. Elle a porté deux ou trois ans des petites bottines avec une mécanique. Les bains de mer, en 1835 lui ont merveilleusement fortifié les jambes et les reins. J'espère qu'on qu'on trouvera quelque régime qui fortifiera aussi le fond de sa santé. Certainement, je ne ferai pas venir ici mes enfants et ma mère contre l'avis des médécins. Je vais bien penser à cela écrire, m'informer. Si on ne me donne pas pleine sécurité, au lieu de les faire venir, je les enverrai au Val Richer où ils passeront l'été en bon air, en plein repos, dans leurs habitudes, et j'irai, les y retrouver vers la fin de septembre. Ne parlez de cela à personne. Mais, pour rien au monde, je n'ajouterai un risque de plus à tous ces horribles risques, de la vie humaine. Il n'y a point de privation que je ne préfère. Je suis charmé que décidément les Sutherland vous attendent chez eux.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304?context=pdf

Cela vous épargne tout embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen de vous mettre au rez-de-chaussée. La maison est si grande ! Quel degré de liberté aurons-nous là ? Comment arrangerons-nous nos heures ? Pensez-y d'avance pour que nous ne perdions pas un jour à le chercher.
Je trouve Thiers fort bon à la Chambre des Pairs, convenable et habile pour ici ; son langage ne me génera en rien et me servira. Pour l'Intérieur, il a été plus faible, plus vague, toujours dans sa position d'équilibriste. Il y est condanmé. Il y restera jusqu'à ce que quelque évênement, quelque crise le force à se brouiller avec la gauche ou le pousse à s'y plonger Quel sera son choix le jour de cette épreuve ? Je ne le prevois pas du tout. Il a en lui de quoi prendre le bon et le mauvais parti. Bien entouré, sontenu encouragé, gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne le mauvais. Ce qu'il y a de bon autour de lui suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je ne sais pas. C'est comme votre Empereur. Il faut quelque évènement, quelque grande necessité pour le faire
changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-même assez de force, et d'esprit pour se décider, pour s'éclairer seulement. Il se livre à son humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a point de politique puisqu'il est modéré en fait et violent en paroles. Il ne changera que quand il plaira à Dieu. La conversation de M. de Pahlen n'y suffit pas. Je suis curieux de la lettre que vous me promettez. Elle a vraiment de l'esprit ; ne tardez pas à me l'envoyer, je vous prie. Les dépêches de M. de Brünnow doivent être longues. Il a l'esprit long. Je ne m'étonne pas que l'Empereur s'y plaise. Il (M. de Brünnow disait l'autre jour, à quelqu'un qu'il écrivait en ayant toujours devant lui le portrait de l'Empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup ; assez pour que le *Time* parlât avant-hier de la singulière activité de la chancellerie Russe. M. Dedel va partir pour passer quelque temps en Hollande. J'en suis fâché. C'est celui qui me convient le mieux dans le corps diplomatique. Monde bien médiocre en soi et ici bien obscur. On compte sur le Prince Esterhazy pour les premiers jours de mai. Adieu. Je vous quitte pour aller au sermon Trinity Chapel, une petite église Anglicane où prêche, dit-on, un homme de talent. Après j'irai me promener un peu, seul. J'ai besoin de prendre l'air. Je ne suis pas sorti du tout hier soir. Je suis remonté dans ma chambre à 9 heures et demie, et j'étais dans mon lit à 4 heures. Mauvais lit.
Adieu. Adieu. A Stafford house le 3 juin !

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 344. Londres, Vendredi 17 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-17.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 20/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur344
Date précise de la lettreVendredi 17 avril 1840
Heure1 heure
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304?context=pdf

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304?context=pdf

Londres. Vendredi 17 Août 1840 938
1 heure.

Je ne vous ai rien dit en me levant. J'étais dans une disposition horriblement triste. Inquiet de ma petite Pauline, me reprochant d'avoir quitté mes enfans, en demandant pardon à leur mère, à la mère. J'ai passé la nuit avec ce cauchemar, me réveillant sans cesse, ne me rendormant que pour retrouver mes enfans, ma mère, vous, vos enfans à vous, tout ce que j'aime, ce que j'ai perdu, ce qui me reste, tous malades, inquiet pour tous. Je suis sorti de mon lit fatigué, agité. Je n'ai rien fait. Je me suis mis tout de suite à ma toilette. Je l'ai fait traîner jusqu'à l'arrivée de la poste. Enfin elle est mieux, elle a bien dormi, elle n'a pas eu de petit retour de fièvre. Votre mère est tranquille. Mon petit médecin veut que je le dise. Je le dis. Je suis plus content que tranquille. On a toujours tort d'être tranquille. Je vous le répète ici. Je le répéterai toujours. Quelle folie que la vie! Je ne suis point d'un naturel agité. J'ai de la sérénité et de la force. Et pourtant que d'agitations intérieures! Que d'incertitudes et de faiblesse! Que de résolutions prises pour

être ces fois regrettés, déplorés, et qu'on espérât
chaleureusement en pareille circonstance, malgré l'épreuve
des regrets passés et la prévoyance des regrets
futurs ! Trop heureux encore quand l'épreuve
se borne à des craintes, à des tourments ; quand le
regret ne veut pas jusqu'à l'irréparable. Ah,
nous sommes de bien légère créature ! nos
sentiments même les plus profonds, les plus
puissants cèdent bien souvent à des considérations,
à des intérêts bien secondaires. Et puis nous
nous étonnons, nous nous indignons des
inquiétudes, et des peines qui nous arrivent,
comme si nous n'avions pas été les prévoir,
si nous n'avions pas pu les éviter ! Enfin,
Dieu soit loué ; ma petite fille est mieux, et
je puis vous parler d'autre chose. Je ne
l'aurois pas pu ce matin. Et je ne voulois
pas vous parler de mon mal.

Cette petite fille est vraiment bien délicate.
Elle est né délicate. Elle a été malade en
naissant ; elle a eu, dans les six premières
semaines, une maladie qu'on appelle le
muguet, des aphtes dans la bouche et la
gorge. Elle avoit les jambes très faibles, près
de tourner. Elle a porté deux ou trois ans
des petites bottines avec une mécanique. Les
bains de mer, en 1835, lui ont merveilleusement
fortifié les jambes et les reins. J'espère qu'on

trouvera quelque régime qui fortifiera aussi le fond de sa santé.

Certainement, je ne ferai pas venir ici mes enfans et ma mère contre l'avis des médecins. Je vais bien penser à cela écrire, m'informer. Si on ne me donne pas pleine sécurité au lieu de les faire venir, je les enverrai au Val Richer où ils passeront l'été en bon air en plein repos, dans leurs habitudes, et j'irai les y retrouver vers la fin de Septembre. Ne parlez de cela à personne. Mais, pour rien au monde, je n'ajouterai un risque de plus à tous ces horribles risques de la vie humaine. Il n'y a point de privation que je ne préfère.

Je suis charmé que décidément les Sutherland vous attendent chez eux. Cela vous épargne tout embarras. Je ne doute pas qu'ils n'aient moyen de vous mettre au rez de chaussée. La maison est si grande ! Quel degré de liberté aurons-nous là ? Comment arrangerons-nous nos heures ? Pensez-y d'avance pour que nous ne perdions pas un jour à le chercher.

Je trouve Thiers fort bon à la Chambre des Pairs, convenable et habile pour ici ; son langage ne me gênera en rien et me servira. Pour l'intérieur, il a été plus faible, plus vague, toujours dans sa position d'équilibriste.

Il y est condamné. Il y restera jusqu'à ce que quelque événement, quelque crise le force à se brouiller avec la gauche ou le pousse à s'y plonger. Quel sera son choix le jour de cette épreuve ? Je ne le prévois pas du tout. Il a en lui de quoi prendre le bon et le mauvais parti. Bien entouré, soutenu, encouragé, gardé, il prendrait le bon. Livré à lui-même, il y a beaucoup de chance qu'il prenne le mauvais. Ce qu'il y a de bon autour de lui suffira-t-il à le garder, à le soutenir ? Je ne sais pas.

C'est comme votre Empereur. Il faut quelque événement, quelque grande nécessité pour le faire changer dans un bon sens. Il n'a pas en lui-même assez de force et d'esprit pour se décider, pour s'éclairer vraiment. Il se livre à son humeur, car ce n'est pas de la politique. Il n'a point de politique puisqu'il est modéré en fait et violent en paroles. Il ne changera que quand il plaira à Dieu. La conversation de M. de Pahlen n'y suffit pas.

Je suis curieux de la lettre que vous me promettez. Elle a vraiment de l'esprit. Ne tardez pas à me l'envoyer, je vous prie.

Les dépêches de M. de Brünow doivent être longues. Il a l'esprit long. Je ne m'étonne

levant. J'ét
triste. Inq
reprochant
pardon à
la nuit avec
cesse, ni me
enfans, ma
ce que j'aim
reste, tous
sorti de mo
fait. Je me
toilette. Je
de la poste
dormi ; elle
Ma mère
veut que je
content que
d'être tranq
le répéterai
Je ne suis
de la sérén
que d'agitat
et de foible

939 2

pas que l'Empereur s'y plaise. Il (M. de Brünn) disoit l'autre jour à quelqu'un qu'il écrivoit en ayant toujours devant lui le portrait de l'Empereur. Il écrit beaucoup, beaucoup; assez pour que le Times parlât avant hier de la singulière activité de la Chancellerie Russe.

M. Dedel va partir pour passer quelque tems en hollande. J'en suis fâché. C'est celui qui me convient le mieux dans le corps diplomatique. Monde bien médiocre en soi et ici bien obscur. On compte sur le Prince Esterhazy pour le premier jour de Mai.

Adieu. Je vous quitte pour aller au sermon, Trinity Chapel, une petite église anglicane, où prêche, dit-on, un homme de talent. Après, j'irai me promener un peu, seul. J'ai besoin de prendre l'air. Je ne suis pas sorti du tout hier soir. Je suis remonté dans ma chambre à 9 heures et demie, et j'étais dans mon lit à 11 heures. Mauvais lit. Adieu. Adieu. à Stafford-house le 3 Juin!

9

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/304?context=pdf